

la courbe impeccable de Trisha Brown en quatre spectacles

Les cycles esthétiques de la chorégraphe américaine, figure de la danse contemporaine

Danse

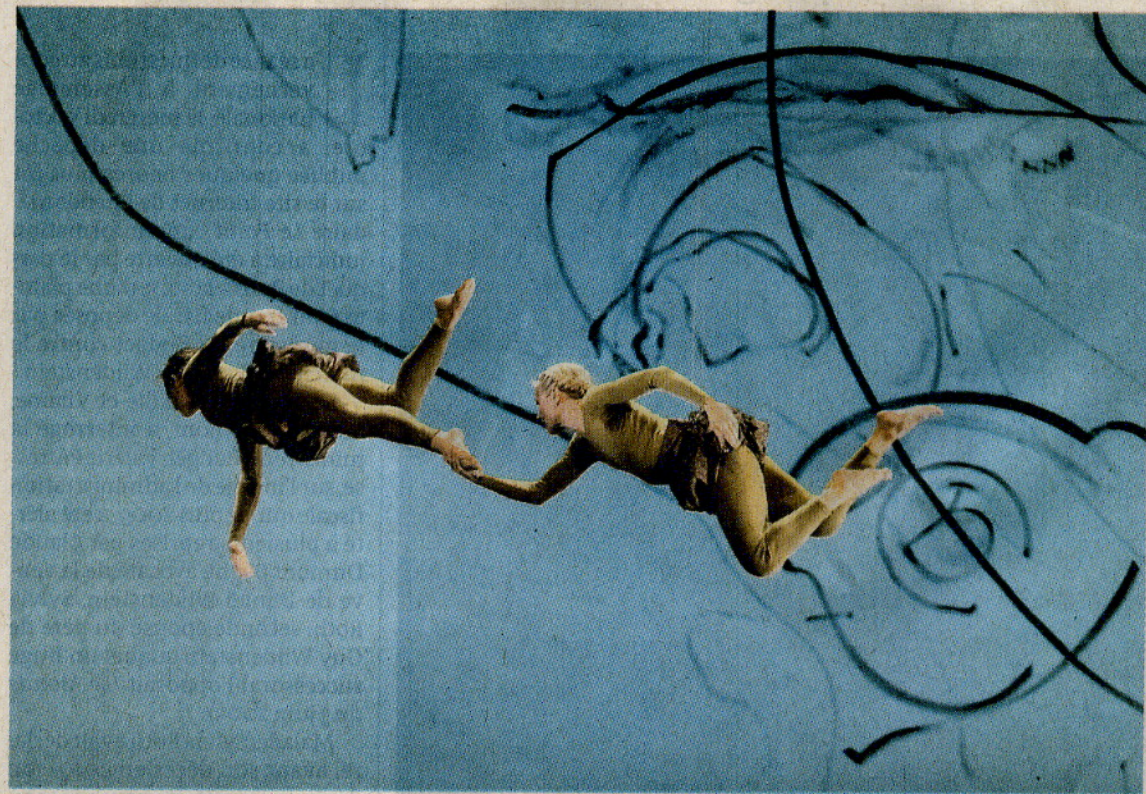
Elle a tout fait. Performances sur les toits de New York, pièces de danse contemporaine, mises en scènes d'opéras... Depuis les années 1960, la courbe de progression de la chorégraphe américaine Trisha Brown, 75 ans, suit une logique impeccable, limpide comme sa ligne de danse profilée.

A l'affiche du Théâtre de Chaillot, à Paris, jusqu'au 14 octobre, Trisha Brown invite le public à une promenade dans les méandres de son œuvre riche de près de 90 spectacles. En apéro, dans le Grand Foyer, avant le programme composé de quatre pièces couvrant trente-trois ans de travail, des écrans permettent de revoir la jeune Trisha – longs bras, longues jambes, liane infernale – s'entortillant dans ses désirs contradictoires.

Au même moment, à l'étage au-dessous, quelques danseurs, accompagnés par des amateurs, font la chenille les bras en l'air sur une chanson de Bob Dylan pour une *Spanish Dance* (1973), guillerette et heureuse de l'être.

Ces performances appartiennent au catalogue des *Early Works*, travaux des années 1970 souvent très courts – entre 5 et 10 minutes – qui constituent la matrice de l'œuvre de cette figure imparable de la scène contemporaine. Minimalistes, obsessionnelles, ces pièces, souvent dansées en extérieur, compilent des gestes simples, voire quotidiens – lever un bras, plier la jambe... – comme on pose des briques pour construire un mur.

Lorsqu'en 2006, les pépites historiques de celle qui se considérait à l'époque comme « un maçon avec de l'humour » ou « un sculpteur » ressortent des cartons à la demande des programmeurs, leur succès est immédiat. Au grand étonnement de Trisha Brown qui « batailla » longtemps, selon ses termes, pour comprendre les raisons de cette popularité. En plein dans la tendance « retour de la performance » dans les arts plastiques et



Créé en 2010, « Les Yeux et l'Âme », de Trisha Brown, un rêve d'apesanteur. AGATHE POUPENEY/FEDPHOTO

la danse contemporaine, ces exercices de style, proches de gammes gestuelles méthodiques, tombent à point.

Trisha Brown a tout écrit à même sa peau de femme. Sa gestuelle anguleuse et souple, très verticale, toute en bras qui voltigent, semble irradier directement de son physique étroit. Pure bombe brownienne, son solo *Watermotor* (1978), interprété à Chaillot par Neal Beasley, glisse léger, superbe. Engrenage rythmique de poids (la tête) et de contrepoids (les bras), de relâcher (du torse) et de déséquilibre (des fesses), la mécanique du corps en mouvement semble fabriquer la danse bien balancée de Trisha Brown qui s'agace parfois de son savoir-faire pour l'envoyer valser d'un coup de hanches très swing.

Les cycles esthétiques de la chorégraphe procèdent de la même évidence organique que sa danse. Lorsqu'elle sent la menace de tourner en boucle expérimentale, elle

décide de se tester dans la boîte noire du théâtre, ses lumières, ses décors. Dès le début des années 1980, le plasticien Robert Rauschenberg (1925-2008) projette des photos sur sa danse de plus en plus complexe au fil du temps et de la multiplication des interprètes.

S'envoyer en l'air

A chacune de ses étapes, Trisha Brown va jusqu'au bout d'une envie d'abord, de dispositifs ensuite, pour en épuiser les possibles et aller voir ailleurs. Austère, résistant à toute facilité, l'auto-définie « locomotive de l'abstraction américaine » vit un choc émotionnel violent en 1998. Pour la première fois, elle chorégraphie un opéra, *Orfeo*, de Claudio Monteverdi, au cours duquel elle est « emportée » par la musique, la voix, la poésie.

Elle a alors 62 ans, en a fini avec son « apprentissage » et « s'autorise ce qu'elle s'était refusé » : le ballet classique, le rapport fusionnel

avec la musique jazz... Ce sont les parties dansées de l'opéra *Pygmalion*, de Jean-Baptiste Rameau, qu'elle a recomposées pour le spectacle *Les Yeux et l'Âme* (2010). Deux femmes volent au-dessus du plateau à toute allure. Ce rêve d'apesanteur, cette façon de s'envoyer en l'air au sens propre, signe le désir profond de Trisha Brown. Depuis *Planes* (1968), performance au cours de laquelle elle incrustait des danseurs live sur des images projetées du cosmos – à l'affiche de l'exposition *Danser sa vie*, à partir du 23 novembre au Centre Pompidou – jusqu'à ces galipettes célestes, c'est tout le poids du monde dont Trisha Brown se débarrasse. Enfin. ■

ROSITA BOISSEAU

Trisha Brown. Théâtre de Chaillot, place du Trocadéro, Paris 16^e. Jusqu'au 14 octobre. A partir de 19 h 30. Entrée libre. Spectacle, 20 h 30. Tél. : 01-53-65-30-00. De 11 euros à 32 euros.